

C'est arrivé demain.

La Création faisait son œuvre. Tout m'apparut clair, un matin, à Writerland, une de ces petites villes d'Amérique du Nord où il fait bon vivre une semaine mais où l'on périt d'ennui toute sa vie. Je promenais mon chien. Pour atteindre le parc, nous devions d'abord descendre Novel Street, bordée de ces jolies maisons à l'anglaise. Chaque bow-window était occupé par un homme, ou une femme, installés face à la rue devant un ordinateur. Ils me faisaient penser à des oiseaux en cage, mais des oiseaux qui ne chantent plus, qui ne s'ébrouent plus et qui ont perdu le goût des graines de chènevis. J'ai compris que l'angoisse des écrivains se remettant le matin au travail propageait ses vibrations jusqu'au milieu de la rue. Je la recevais à la fois des numéros pairs et des numéros impairs. Il fallait se rapprocher d'un trottoir, pour réduire de moitié les ondes maléfiques d'un adjectif inadéquat, d'un verbe mal choisi, d'un personnage fuyant, d'un blocage, bref, de tous ces chagrins de la vie littéraire qu'un dîner en bonne compagnie, un coup de fil ami avaient dissipés chez moi pour la nuit, mais que j'allais retrouver tout à l'heure, après la promenade du chien, quand je serais moi aussi dans mon bow-window, à ma table de travail, devant mon ordinateur.

Je mesure ce que la promenade du chien, quatre fois par jour, m'apportait de sursis, quatre fois où je n'étais pas un écrivain en cage, où je pouvais être n'importe qui, ce quidam que les écrivains enviaient depuis leur boîte. Je sentais peser sur mes épaules cette convoitise que provoquent les très jeunes filles quand elles accompagnent leur papa dans un dîner du Rotary, ou que sent sur ses fesses une femme noire quand dans un cocktail branché le désir des hommes blancs veut la persuader qu'ils ne sont pas racistes. C'était pesant, lourd, aigre et vicieux. J'étais désirée comme n'importe qui. Tiens, j'ose à peine le dire, comme un lecteur.

Je sais à quoi ils pensaient en me voyant passer, à quoi nous pensions tous, obsession, mortelle obsession : au lecteur, tellement rare. Lecteur sur lequel on ne peut pas mettre un visage, non parce qu'il y en a trop, mais parce qu'il n'y en a plus. A Writerland, il n'y avait plus de lecteur, rien que des écrivains. Non seulement ils écrivaient, mais ils éditaient aussi leur livre, imaginant la couverture, et les spots publicitaires : "Émouvant et drôle", "Ravageur et passionnant", "Original et classique". Depuis quelques années, ils essayaient de les vendre le dimanche aux feux rouges. A la façon de ces laveurs de vitres qui savonnent hâtivement le pare-brise, ils glissaient leurs romans dans les voitures par les vitres entr'ouvertes. Certains se déguisaient en infirmes pour attendrir les passagers mais

s'ils leur donnaient volontiers une pièce, on est généreux à Writerland, les conducteurs refusaient de prendre le livre sous prétexte qu'ils en avaient déjà à la maison. Et ce n'est pas de la blague, croyez-moi. Si j'en juge par ma propre expérience et celle des écrivains qui m'entourent, ce sont des milliers d'exemplaires, toute une production à compte d'auteur que l'imprimeur, il n'y avait plus d'éditeur, vous livrait par camions entiers et qui occupait votre maison du sol au plafond. On fuyait en se réfugiant dans son bow-window où, réflexe conditionné, on se remettait à écrire. Malheur !

A quel travail notre production ne nous condamnait-elle pas. Nous étions obligés d'en faire la critique dans les revues littéraires, qui se nourrissaient de notre vanité, telles des sangsues. De plus en plus de publications, de magazines auxquels nous nous abonnions pour y faire le moment venu notre propre critique, sans complaisance (tu parles !). Critique que nous achetions en plusieurs exemplaires et que nous relisions avec délectation, regrettant cependant de n'avoir pu la développer suffisamment car il fallait la payer, comme le carnet mondain, à la ligne. Alors nous nous rattrapions sur nos étudiants. Nous étions tous professeurs ou journalistes. Si les journalistes avaient plus de place dans les journaux, les professeurs avaient plus d'oreilles à leur écoute. Le drame de fond étant, pour l'une ou l'autre catégorie, de n'avoir toujours pas de lecteur. Il ne faut pas croire que les étudiants de littérature aimaient lire. Ils voulaient bien étudier mais pas lire, ou lire le minimum, des résumés, des extraits, trois mots par page, trois pages par chapitre, dix pages par livre. Ils voulaient surtout avoir une opinion. S'exprimer.

Je sais que certains écrivains-professeurs usaient de subterfuges. Ils mettaient au programme de "grands classiques incontournables", un Conrad, un Faulkner, un Malcolm Lowry, et à travers eux, sans vergogne, ils dévoilaient leur propre vie, racontaient leurs propres œuvres, analysaient la subtilité de leur propre style. Les étudiants aimaient bien entendre raconter une histoire, cela les intéressait de comprendre comment elle était ficelée. Ils pouvaient compatir aux douleurs de la création, celles que le professeur mimait avec tant de réalisme, des larmes plein les yeux, des sanglots dans la voix. Ils en concluaient qu'ils aimaient la littérature, ils reconnaissaient devant l'écrivain, fou de gratitude, que "c'était vivant". L'écrivain retenait le cri : "Je suis vivant". Qu'importe si ce qu'il avait raconté de son œuvre n'avait rien à voir avec le grand classique incontournable. Les étudiants n'avaient lu ni l'un ni l'autre. Et puis trois mots par page, trois pages par chapitre, dix pages par volume, tous les romans se ressemblent. Ils n'avaient pas lu, mais ils avaient vu, et peut-être senti "la création" .

Quel chagrin vous saisit lorsque cet inconnu à qui vous venez de dire que vous êtes écrivain vous annonce brutalement qu'il ne vous connaît pas et déclare, ce faisant, qu'il ne vous lira pas. Quelle tristesse quand cet inconnu avec lequel vous échangez parfois quelques mots à propos de votre chien et sur lequel vous avez essayé cet adjectif heureux que vous aviez trouvé, il y a très longtemps, pour désigner la couleur d'un arbre, vous apprend qu'il est en train de publier lui aussi un roman. Vous perdez un lecteur potentiel en même temps que vous vous transformez pour lui en lecteur désigné. Votre sang se retire : *Tu quoque* ! Votre esprit se ferme. Ah non ! je ne le lirai pas, pas lui ! Vous avez le cœur mauvais et l'esprit fielleux : Ah non ! je ne le lirai pas !

Le ministère de l'Industrie Culturelle proposa quelques solutions, mais trop tard, sans cohérence. Il imagina cette loi monstrueuse selon laquelle les écrivains devaient se lire les uns les autres. Je passe sur les salons du livre et autres festivités qu'il multipliait. Les écrivains y faisaient de la retape. Tous les moyens étaient bons pour attirer l'attention du public, comme ces mendiants à bout de ressource qui posent près de leur sébile une petite peluche pour adoucir l'aumône. Ils se déguisaient, en Christ, en Marie-Madeleine, en Commandant Cousteau dont le bonnet rouge se remarque bien derrière un stand qui n'offre au public qu'un écrivain tronqué. J'ai vu des chapeaux de cow-boy cloutés de turquoises, des hauts-de-forme avec des lumignons, j'ai entendu une corne de brume qui annonçait les mémoires d'un navigateur solitaire. Les écrivaines ne firent pas honneur à leur sexe. Celles que le féminisme avait délivrées des honteuses pratiques de la séduction les retrouvèrent, je ne les détaillerai pas, pour attirer le client. Ce fut, vous vous en souvenez, la grande vague de la victimi-réalité qui ouvrit le champ de l'écriture à tous les blessés de la vie. Les enfances violées, les familles incestueuses, les femmes battues se couchèrent entre les pages, sous des couvertures qui criaient de couleurs. Les bonheurs de nos plus grandes stars se révélèrent n'être que le masque de grands chagrins. Les blessés de la vie furent très vite submergés par la mode des criminels qui déballèrent leurs crimes comme œuvre de propriété littéraire, ou par les familles de leurs victimes qui cherchèrent dans l'expression de leur douleur une matière à best-seller. Les criminels et les familles des victimes, que le succès opposait, en vinrent aux mains sur les stands, les enfances violées appelèrent papa au secours. Les morts seuls se taisaient dans leur tombe. Mais les journalistes leur donnèrent la parole à travers ce qu'on appela de la docu-fiction.

Il n'y avait plus de la place pour la sourde retenue des écrivains de Novel Street. Les écrivains aux scrupules infinis, aux productions longuement mûries, au style choisi, échappaient aux modes qui les bousculaient en les humiliant. Le ministère de l'Industrie

Culturelle les fit voyager, dans le double but de leur faire prendre l'air et de s'en débarrasser, au moins momentanément. Ils pesaient sur le moral de la nation. Le meilleur moment était pour eux celui du départ, une fois éteintes les angoisses suscitées par les tracasseries de tous ces visas inconnus, de ces billets surréalistes qui bouleversaient la géographie du monde et dont la complexité ne s'expliquait que parce que le ministère choisissait pour ce qu'il appelait ses missionnaires des voyages à prix réduits qui multipliaient les escales techniques.

Paris, Bruxelles, Berlin. C'est à Berlin que l'espoir revint un jour comme une aube charmante. Sur le lac de Wannsee, une Babel d'écrivains, une myriade de conseillers à la lecture et trois vrais lecteurs que nous applaudirent longuement. Plus à l'Est, nous entrevoyions le public respectueux et nombreux que nous avions désiré. Des années passées derrière le rideau de fer avaient mis la population dans la nécessité de la lecture, aussi avide de roman que de pain, d'huile ou de banane. Mais la population s'affranchissait à toute allure ! Le désir de lire n'était qu'un fantôme dont on ne distinguait plus que le bout du drap. Pour retrouver encore intacte l'envie de lire, il fallait aller la chercher de plus en plus loin, traverser des fuseaux horaires toujours plus nombreux. Je sais qu'en Bachkirie, loin dans le Caucase, certains missionnaires furent heureux d'être traités comme ils l'avaient toujours rêvé, avec des gerbes de fleurs et des jeunes filles belles comme des cygnes qui dansèrent autour d'eux des rondes légères et élégantes. Une couronne verte sur la tête, la main blanche d'une jeune fille qui tremblait dans la sienne, l'écrivain se rendait compte avec désespoir qu'il ne passerait pas la frontière de la langue. Il ne pouvait être lu, même pas, faute de paraître goujat, serrer la jeune et virtuelle lectrice dans ses bras, poser un baiser sur des lèvres délicieusement roses. L'Industrie Culturelle n'avait pas prévu de faire traduire les œuvres, il n'y avait pas de budget pour ça. Les écrivains, accablés, comprenaient que ce n'était pas eux qui faisaient trembler les jeunes filles, mais l'idée de liberté accrochée à leur valise.

L'Industrie Culturelle les rapatria. Elle leur proposa sur place des publics captifs. Le public captif, voilà la solution ! Un public devant lequel ils pourraient développer longuement les subtilités de leur livre, les plans, les arrière-plans, les sous-textes, les contre-textes, les para-textes. Ils étaient devenus si savants de ce qu'ils étaient ! Montrer enfin ce que personne n'avait vu, dévoiler d'un coup l'abondance, la richesse de leur production. Leur livre était un magnifique brocard aux multiples épaisseurs de soie, d'or et d'argent. Ils allaient révéler le dessin dans le tapis, tirer les fils, mettre la trame à nu. "Quinze minutes, cela suffit, prévenait le prof d'une classe de collègue, après ils n'écoutent

plus." Les écrivains allèrent de classe en classe, ils descendirent du secondaire au primaire où les enfants apprennent à lire. Captif pour captif, beaucoup choisirent la prison. Je ne vous dis pas l'air de suffisance qui s'affichait sur le visage de celui qui allait "rencontrer" des prisonniers. Il ajoutait à l'écriture la supériorité d'une démarche humanitaire. Il aurait donné des lectures au milieu des tremblements de terre et des raz-de-marée. La prison était devenue pour l'écrivain une Académie de l'excellence. Il accomplissait un destin supérieur : le poète, étoile de l'humanité qui souffre. Pourtant, d'après ce qu'on m'a rapporté, le prisonnier est rarement un lecteur et, contrairement à ce qu'on aurait du mal à croire, un spectateur attentif. L'exiguïté de la cellule ne le porte pas au calme. Comme les enfants contraints par l'école, il reste difficilement en place. Trop d'électricité dans l'air. A la vue de l'écrivain, certains pétaient les plombs. Il avait fallu, m'a-t-on dit, les enchaîner à leur chaise.

En remontant Novel Street, j'entendais le doux et fort cliquetis des claviers, tous réglés sur la musique de la fameuse Remington© d'Hemingway. Ce bruit rapide, précis et énergique qui disait que tout allait bien au royaume de la Création. La confiance revenait. J'essayais sur mon chien, cet adjectif exquis que j'avais enfoui dans une phrase, au fond d'un livre, au milieu de toute ma production, je libérais pour lui ce mot étrange et merveilleux dont l'utilisation à contre-emploi me faisait encore frissonner. Je le disais pour que mon chien l'entende sur le ton des choses qu'il aimait, je le prononçais comme "promenade", "forêt", "écureuil", avec une voix pleine de fermes promesses. Je me disais que si je l'accoutumais à ce mot-là, je pourrais lui lire tous les autres.

Paule Constant.